



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

Potosi, l'or du Pérou inonde le monde

Région de Potosi, sur le haut plateau andin, un jour de 1545... Des heures durant, l'indien Huallpa, l'un de ces Incas désormais soumis au joug espagnol, avait suivi les traces du lama échappé le matin même de son enclos. Et toujours rien ! Haute de près de 1000 mètres, la grande colline aux flancs pelés se dressait désormais devant lui, pareille à une gigantesque pyramide. A ces altitudes - plus de 4000 mètres - l'air est rare et glacé. La nuit, à présent, envahissait peu à peu le paysage désolé. Pour ne pas mourir de froid, Huallpa décida d'allumer un feu et d'attendre le matin pour reprendre ses recherches. C'est alors qu'il la vit. Eclairée par les flammes, la veine blanche affleurait à même le sol, zébrant la terre d'un éclat brillant. De l'argent pur...

Potosi... Aujourd'hui encore, le nom de cette bourgade de

160 000 habitants située en Bolivie renvoie aux pires excès de la conquête et de l'exploitation du nouveau monde par les Espagnols. Là, de 1545 aux premières décennies du XVIIIème siècle, des millions d'Indiens extrayèrent dans des conditions souvent épouvantables des quantités astronomiques d'argent - plusieurs millions de tonnes - avec lesquelles, selon certains auteurs en mal d'imagination, il aurait été possible de construire un pont entre l'Amérique Latine et l'Espagne ! Le sait-on ? A son apogée, vers 1580, Potosi était, avec près de 200 000 habitants la ville la plus peuplée du nouveau monde. L'argent de ses mines nourrissait des trafics à l'échelle de la planète tout entière, du Mexique à l'Espagne et d'Anvers à Canton, au cœur de la Chine lointaine. Il fut l'un des plus puissants moteurs de la première mondialisation, celle rendue possible par les grandes

découvertes. Mais s'il fit la fortune des marchands d'Anvers et des banquiers d'Augsbourg, l'argent de Potosi finit par plonger l'Espagne dans une profonde décadence dont elle mit des siècles à sortir...

La nouvelle de la découverte fortuite de l'Indien Huallpa eut tôt fait de se répandre comme une traînée de poudre. « Ils s'en goinfraient, ils en voulaient comme des porcs », écrira plus tard un chroniqueur indien. De fait, dès 1545, une nuée d'Espagnols en quête de fortune se rue vers Potosi, alors un misérable hameau qui, depuis des siècles, vivait de la fabrication et de l'échange des pointes de flèches en silex. Ses habitants, que les premiers mineurs veulent obliger à bâtir leur maison et asservir au travail dans les galeries, sont massacrés sans autre forme de procès après avoir tenté de résister. Tout comme ceux du bourg voisin de Cantumarca. Venus des villes voisines de Porco et de La Plata - une bourgade créée en 1539 par Gonzalo Pizarro, le conquérant de l'empire inca - les Espagnols arrivent par flots continus, s'installant où ils peuvent, creusant des dizaines de galeries dans les flancs du « Cerro Rico », la « montagne riche » dont les entrailles sont gorgées d'argent.

L'anarchie, le désordre, la débauche ont vite fait de prospérer dans l'ancienne bourgade inca. Au milieu du siècle, on y dénombre déjà plus de 200 tripots et 120 prostituées dont certaines, riches et célèbres, tiennent littéralement salon. Bâtie à la va-vite et sans véritable plan, la nouvelle Potosi alterne quartiers indiens et ébauche de quartier espagnol, avec son église et sa place centrale. Quant aux mineurs espagnols et aux indiens, contraints de travailler selon le régime de l'encomienda - une forme de servage - ils triment tout le jour dans des puits où règne une chaleur épouvantable, faisant sauter le minerai à coups de pics avant de le transporter, à dos d'hommes et à la lueur des bougies, jusqu'aux fours de terre où l'argent, après avoir été concassé et lavé, est fondu et transformé en lingots. Travail infernal, qui coûtera la vie à des centaines de milliers d'indiens. Mais qui se révèle payant. A la fin des années 1540, l'argent de Potosi alimente déjà les caisses de l'Etat espagnol. Sur place, ses fonctionnaires contrôlent méticuleusement la production dont ils prélèvent au passage le cinquième. Descendus à dos de lama par la cordillère des Andes, les lingots sont « consommés » sur place ou gagnent le port d'Arica. De là, ils sont embar-



qués jusqu'à Panama où ils serviront à acheter des produits venus du monde entier. Quant à la part revenant à l'Etat, elle prend le chemin de l'Espagne où elle vient gonfler le trésor de Charles Quint. Reconnaisant, l'empereur a d'ailleurs vite fait d'accorder à Potosi le titre de ville impériale et un blason où s'affiche fièrement cette inscription : « Je suis la riche Potosi, le trésor du monde, la reine des montagnes et la convoitise des rois. » En 1556, lors de l'avènement de Philippe II, la ville organise des festivités qui durent près d'un mois et coûtent pas moins de 8 millions de pesos. Les richesses que recèlent les flancs du Cerro Rico semblent alors inépuisables...

Pas pour longtemps ! Au début des années 1570, la production de la mine accuse en effet une chute brutale. C'est que, tout à leur soif d'argent, les mineurs se sont contentés d'exploiter les veines de surface, évitant de s'aventurer plus à fond dans les entrailles du Cerro Rico. L'épuisement de ces gisements vide d'un coup la ville de Potosi. Elle provoque également, en Espagne, l'inquiétude du roi Philippe II dont les besoins financiers sont immenses. Remettre de l'ordre à Potosi et, surtout, relancer par tous les moyens la production. Telle est

la mission que le souverain confie au nouveau vice-roi du Pérou, Francisco de Toledo. Précédé d'une réputation d'homme sans complaisance - l'une de ses premières décisions est d'installer au Pérou le tribunal de l'Inquisition -, Toledo arrive sur le haut plateau andin en 1572. La reprise en main ne tarde pas. Pour augmenter la production, il impose aux mineurs l'amalgame au mercure, un procédé déjà employé au Mexique et qui permet d'accélérer l'extraction de l'argent. Profitant de l'abondance d'eau dans la région, il fait également construire, pour le concassage du minerai, des dizaines de moulins hydrauliques, eux-mêmes alimentés par 17 réservoirs disposés en cascades dans la haute montagne et munis d'écluses. Surtout, le nouveau vice-roi revoit entièrement l'organisation du travail à Potosi. En lieu et place de l'encomienda, il ressuscite une très ancienne institution de travail collectif héritée des Incas, la mita. Ce système, fondé sur le travail obligatoire mais rémunéré, permet de mobiliser les ouvriers indiens par roulement et de les répartir de manière rationnelle en fonction des besoins de la mine et de la ville. Tous les hameaux situés dans un rayon de 200 kilomètres sont tenus d'envoyer des hommes à Potosi pour une durée d'un an. Chaque année, ce



sont ainsi près de 15 000 Indiens qui prennent, contraints et forcés, le chemin du Cerro Rico, accompagnés le plus souvent de leur femme et de leurs enfants. Beaucoup y laissent leurs os, rongés par le mercure, la poussière des galeries ou victimes d'accidents. D'autres restent sur place, accomplissant leur année avant de s'installer comme travailleur libre. Tout à ses objectifs d'amélioration de la production, Francisco de Toledo prend également toute une série de mesures pour protéger le travailleur indigène, réglant avec minutie la journée de travail et les heures de repos, fixant les salaires en espèce et en nature et sanctionnant les abus les plus criants...

Les résultats sont immédiats. Dès 1572, la production d'argent repart à la hausse. En 1585, les quantités d'argent extraites du Cerro Rico représentent déjà 10 fois celles de l'année 1570. La production restera très élevée jusqu'en 1615 avant d'amorcer un premier déclin. C'est alors que Potosi, presque totalement abandonnée par ses habitants en 1570, s'impose comme la plus grande ville du nouveau monde. Au milieu des années 1580, malgré la rudesse des conditions climatiques, la cité compte plus d'habitants que Madrid, Séville et Rome. Depuis

le passage de Francisco de Toledo, elle s'organise autour d'un plan rationnel et abrite 36 églises, une quarantaine de maisons de jeu, quatorze écoles de danse, plusieurs théâtres, sans compter les demeures luxueusement aménagées appartenant aux riches espagnols. A Potosi, il se murmure même que les fers des chevaux sont en argent massif ! « C'est le Pérou », a-t-on coutume de dire pour évoquer les richesses de Potosi. L'expression traversera les siècles jusqu'à nos jours...

C'est alors également que l'argent de Potosi achève d'inonder le monde. Au bénéfice des négociants de Lima, en premier lieu, qui alimentent la ville de Potosi et, au delà, l'immense vice-royauté du Pérou, en produits de luxe importés : soies et tissus de Grenade, de Flandres et de Calabre, chapeaux de Paris et de Londres, pierres précieuses venues des Indes, cristaux de Venise, tapis de Perse, parfum d'Arabie... Il est vrai que la vice-royauté manque de tout et que les Espagnols ont un rang à tenir. Avec le temps, les circuits commerciaux se font plus vastes. L'argent de Potosi s'échange au Brésil contre des esclaves noirs - ceux de Potosi ne travaillent pas dans les mines mais sont employés comme domestiques, un signe de richesse



-, en Nouvelle-Espagne (Mexique) contre des tissus de Castille, au Chili contre du blé et, surtout, en Chine contre des soieries et des porcelaines...La lointaine Asie est en effet le principal débouché et la grande gagnante de ce gigantesque trafic à l'échelle du monde. Deux fois par an depuis 1565, deux galions de 300 tonneaux - les célèbres galions de Manille - les flancs remplis d'argent, font en effet la liaison entre le port d'Acapulco, le principal port de la Nouvelle-Espagne donnant sur le Pacifique, et Manille, aux Philippines Espagnoles. Ils en reviennent chargés de soieries et de porcelaines de Chine, payées comptant et au prix fort en bon métal blanc et acheminées jusqu'à Manille par un réseau commercial particulièrement dense enraciné dans les profondeurs de l'Asie. Au XVIème siècle, la Chine est déjà le grand exutoire de la richesse de l'Occident... Le voyage à travers le Pacifique, lui, est interminable - dix semaines - et terriblement coûteux en vies humaines. La mortalité atteint couramment 60% de l'effectif. Les navires doivent également compter avec la piraterie qui, au fil des années, finit par infester tout le Pacifique.

Et L'Espagne ? Assis sur un colossal tas d'argent, le royaume de Philippe II ne profite

guère de cette fabuleuse manne. Saigné par ses guerres interminables en Europe et par l'immensité de son empire, surendetté - il fait d'ailleurs banqueroute à cinq reprises entre 1557 et 1627 - le royaume reverse l'essentiel de l'argent de Potosi à ses innombrables créanciers européens, les banquiers et marchands d'Anvers, d'Augsbourg - dont les célèbres Fugger, les plus grands capitalistes de l'époque -, de Lyon ou de Gênes. A peine arrivés, les lingots de Potosi sont cédés à titre d'avance, tout comme, d'ailleurs, la plus grande part - 65% - des impôts levés en Espagne. « L'Espagne est comme la bouche qui reçoit les aliments. Elle les mâche, les triture pour les envoyer ensuite aux autres organes et n'en retient pour sa part qu'un goût fugitif et les particules qui, par hasard, restent dans ses dents », écrit un chroniqueur de l'époque. Mais il y a pire ! Ce que l'Asie et les créanciers du royaume n'ont pas consommé ne profite aucunement à l'économie espagnole. Bien au contraire ! Plutôt que de développer la production locale, les marchands espagnols, victimes du mirage péruvien, préfèrent acheter, pour le compte de leurs riches clients, les dentelles à Lille ou Arras, les toiles en Hollande, les brocarts à Florence, les vins en France



ou bien encore les armes à Milan, une bonne part de ces marchandises étant d'ailleurs réexpédiées vers l'Amérique pour nourrir les envies de luxe des habitants du Nouveau-Monde. Résultat : dès le règne de Philippe II (1556-1598), l'économie espagnole devient une économie de rente marquée par une désindustrialisation rapide. Sous son règne, le nombre de métiers à tisser enregistrés à Séville passe ainsi de 16 000 à 400 ! Contrôlé par des négociants étrangers, le commerce extérieur nourrit le gigantesque gaspillage de l'aristocratie. Ainsi commençait le mal ibérique qui devait ronger le pays des siècles durant et lui faire prendre un retard considérable sur le reste de l'Europe. L'Espagne payait très cher l'argent de Potosi. Etrange revanche de l'Indien Huallpa...

Tristan GASTON-BRETON,

Historien d'entreprises

tgastonbreton@elzear.com